

Ezra Pound

Les premières traductions d'Homère

traduit de l'anglais par Ghislain Chaufour

I. Hugues Salel

Le putride 19^e siècle a vu pâlir la dilection pour la poésie grecque, déclin qui s'est accompagné de la désuétude des « cribs » ou calques latins de cette poésie. Les auteurs classiques sont de moins en moins un divertissement d'adulte, et de plus en plus enrôlés comme bâtons à châtier les lycéens.

Je ne suis certainement pas le seul à être bien élevé en latin mais mal appris en grec (grec commencé vers les douze ans, âge incapable de discerner les styles et d'assimiler correctement le régime de l'adjectif). On peut par la contrainte faire apprendre à peu près n'importe quoi à un adolescent, mais un homme accoutumé à un certain degré de liberté répugne à passer par cinq cents pages de grammaire pour ne parvenir qu'à entrevoir un chef-d'œuvre ; même un érudit comme Porson peut être amené à consulter les traductions de ses prédécesseurs.

Éloignés des poètes latins, nous avons perdu de vue d'admirables traductions anglaises : les *Metamorphoses* de Golding, l'*Æneids* de Gavine Douglas, les *Eclogues* de Marlowe d'après Ovide¹ ; livres dans chacun desquels un grand poète a compensé, par son propre art, ce que la transposition perdait, créant une beauté nouvelle. Presque rien ne passe directement du grec en anglais ; il y a quelques bons passages, mais ils sont brefs ou bien pas entièrement satisfaisants. Chapman reste le meilleur « Homère » anglais, même s'il est gâté par un excès d'ornements de son cru, et davantage encore par les incisives et les inversions, à tel point que la lecture en devient ardue en maints endroits².

Si l'on ouvre Chapman seulement pour y lire les passages d'Homère que l'on préfère, la déception est assurée ; d'un autre côté, je ne vois pas que l'on puisse le surpasser dans la pleine narration – comme l'entrevue d'Achille et de Priam au 24^e chant de l'*Iliade*. Hélas tout s'effondre quand on en arrive à la supplication de Priam, c'est-à-dire au moment où la langue doit être la plus simple et la plus sobre.

Pope est d'une lecture plus aisée ; et malgré sa désuétude, il a du moins le mérite de traduire Homère *en quelque chose*. Le nadir de la traduction d'Homère est atteint par la prose Leaf-Lang : la maniaquerie victorienne avait conduit ces gentlemen à

1. (Les notes de l'auteur sont signalées par : E. P. Les autres notes sont du traducteur.) « On retrouve Ovide, du moins ses fables, dans les *Metamorphoses* de Golding, vraiment le plus beau livre de notre langue (c'est mon avis et je pense que c'était aussi celui de Shakespeare). » Ezra Pound, *Abécédaire de la littérature*.

2. « Marlowe a traduit les *Amores* ; et avant lui Gavin Douglas a donné une version de l'*Enéide* que je préfère à tout point de vue au latin de Virgile. » Ezra Pound, *idem*.

la foi en l'emphase King-Jamesienne¹; leur prétendue prose ne possède ni la concision des vers, ni l'efficacité de l'allée droite. Ils grognent dans leur préface contre les « manières » de Chapman, mais leur texte fourmille de « Now behold I », de « yea even as », et de « even as when »²; prêchi-prêcha rendu seulement possible par tout une époque de simagrées obsédée par la Propagation de la Foi. Après avoir finalement découvert – en dépit de l'interdiction sur toute l'île du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire – que la Bible ne pouvait être retenue ni comme source historique, ni comme Reuter privée de l'Agence hébraïque de presse Jhvh, les Victoriens ont tâché de la lancer sur le marché de la littérature, y compris dans les versions délibérément émasculées.

« So spake he, and roused Athene that already was set thereon... Even as the son of... even in such guise... » n'est peut-être pas pire que « With hollow shriek the steep of Delphos leaving »³, mais c'est au moins aussi mauvais.

Deux qualités homériques restent non-traduites : la splendide *onomatopoeia*, telle la ruée des vagues marines sur la grève et leur retirement dans :

« para thina polyphloisboio thalassès »⁴

non-traduit et intraduisible ; et deuxièmement l'authentique cadence de l'oral, la certitude absolue que les mots employés (par exemple ceux d'Achille envers c'te « gueule de chien » à cœur de poulet d'Agamemnon) ont bien le rythme des mots parlés. Cette qualité d'authentique oralité n'est pas intraduisible. Mais voyez comment Pope passe à côté :

'There sat the seniors of the Trojan race
 (Old Priam's chiefs, and most in Priam's grace) :
 The king, the first ; Thymoetes at his side ;
 Lampus and Clytius, long in counsel try'd ;
 Panthus and Hicetaon, once the strong ;
 And next, the wisest of the reverend throng,

1. Référence à *The Authorised Version of the Bible*, publiée en 1611 sous le règne de James 1^{er}, établie par cinquante érudits, après examen comparatif des versions hébraïques, grecques, latines et autres. La King James Version est l'analogue des Septante pour le grec, de la Vulgate pour le latin, de la version de Luther pour la langue et la littérature allemandes.

2. A comparer avec les « Oui, j'ai vu de mes yeux », « ainsi dit le héros », « Las ! », « Lors tous les... », « Allons ! », « Alors en réponse le héros dit », etc., etc., de la traduction de l'*Iliade* par Paul Mazon (Gallimard, « folio »).

Depuis que, par malheur ou défaut, l'on traduit les vers en une prose irréaliste (un *desesperanto*...) toutes les versions d'Homère, sans aucune exception, fourmillent de ces tourmures en affutiaux dont aucun écrivain sensé ne voudrait pour lui.

3. Milton bien sûr ; mes détracteurs savent que je le condamne sans appel. E. P.

Chateaubriand a donné en prose l'argument du poème de Milton. En cette prose dont Borges dit qu'elle peut être un état plus accompli que les vers ? ou cette prose qui marche droit sans la grâce de baller acrobatiquement ?

Pound détestait Milton comme il détestait l'Eglise « assimilée » au mercantilisme travailliste ; et analogiquement comme Stravinsky détestait Wagner.

4. Pour la définition de l'*onomatopoeia*, cf. *How to read* d'E. P.

Bè d'akèon para thina polyphloisboyo thalassès (*Iliade*, I, 34), « le long de la grève où bruit la mer » (Paul Mazon), « le long du rivage de la mer aux bruits sans nombre » (Leconte de Lisle).

« La vague qui déferle, le crissement des cailloux qu'elle emporte » (écrit E. Pound à W. D. H. Rouse). Des années de travail pour y arriver. Ce que j'ai réussi de mieux, c'est une variante dans *Mauberley* :

... *imaginary*

Audition of the phantasmal sea-surge. »

Dans les *Jeux rustiques*, « à Bertrand Berger », Du Bellay écrit :

« Ainsi nous oyons dans Virgile
 Galoper le coursier agile,
 Et les vers d'Homère exprimer
 Le flo-flottement de la mer. »

Ronsard (« Avant-Entrée du Roi très chrétien à Paris, l'an 1549) ne va pas au-delà de « en flo-flottant ».

Cf. « Canto II » de Pound : « And the wave runs in the beach-grove (...) Ear, ear for the sea-surge (...) », etc.

Antenor grave, and sage Ucalegon,
 Lean'd on the walls, and bask'd before the sun.
 Chiefs, who no more in bloody fights engage,
 But wise through time, and narrative with age,
 In summer days like grasshoppers rejoice,
 A bloodless race, that send a feeble voice.
 These, when the Spartan queen approach'd the tower,
 In secret own'd resistless beauty's power :
 They cried, No wonder, such celestial charms
 For nine long years have set the world in arms !
 What winning graces ! What majestic mien !
 She moves a goddess, and she looks a queen !
 Yet hence, of Heaven, convey that fatal face,
 And from destruction save the Trojan race.¹

Ce n'est rien d'autre que le « surge and thunder »², mais c'est du moins un idiomme bien précis, et même musical par endroits dans les limites de la strophe pentamétrique ; l'antithèse est faible, « she looks like a queen » est du *bathos*³ ; mais « Wise through time, and narrative with age » est une belle réussite, une invention de M. Pope lui-même, et excellente. Ce que nous n'entendrons définitivement pas, ce sont les voix des vieillards conversant. La métaphore des cigales est bien rendue, mais ces voix vieilles ne sonnent pas à nos oreilles.

Homère rapporte leur conversation (*Iliade*, III, 156-160) :

Οὐ νέμεσις Τρῶας καὶ ἔϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς
 Τοιῆδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν.
 Αἰνῶς ἀθανάτησι θεῆς εἰς ὧπα ἔοικεν.
 Ἄλλὰ καὶ ὡς τοιῆ περ ἑοῦσ' ἐν νηυσὶ νεέσθω,
 Μηδ' ἡμῖν τεκέεσσὶ τ' ὀπίσσω πῆμα λίποιτο.

Ce qui donne dans la traduction *ad verbum* de Samuel Clark :

'Non est indigne ferendum, Trojanos et bene-ocreatos Archivos
 Tali de muliere longum tempus dolores pati :
 Omnino immortalibus deabus ad vultum redeat,
 Neque nobis liberisque in posterum detrimentum relinquatur.'

M. Pope a donné six courts vers pour cinq longs ; à « face », il a ajouté « fatal » (peut-être l'a-t-il seulement déduit de νέμεσις), il a ajouté « winning graces », « majestic », et « looks a queen ». Quant à cet irrésistible pouvoir que possède la beauté, latent ou patent, le grec dit :

1. Cf. plus loin la version de Salel, et par ailleurs le 67^e sonnet du *Second Livre des Sonnets pour Hélène*.
 2. Pound voit dans ce style un précurseur du mouvement romantique allemand dit *Sturm und Drang*.
 3. « She looks like a queen » a pour équivalent le « Elle marche en déesse » de Baudelaire dans « Allégorie » ; ou chez Ronsard (Ode VIII du *Second Livre des Odes*) : « Plus belle que Vénus tu marches » ; ou encore chez Saint-Simon (dit de la duchesse de Bourgogne) : « une marche de déesse sur les nuées » ; cf. « Canto II » de Pound : « Moves, yes she moves like a goddess ».
 Le *bathos* est une suite sublime brusquement (ironiquement ou cocassement, etc.) rompue. Pope (selon le *Gradus* de B. Dupriez) « s'en sert pour désigner un pathétique ridicule ».

Τοῖσι ἄρα Τρώων ἡγήτορες ἦντ' ἐπὶ πύργῳ.
 Οἱ δ' ὡς οὖν εἶδονθ' Ἑλένην ἐπὶ πύργον ἰούσαν,
 Ἦκα πρὸς ἀλλήλους ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον.

Et Samuel Clark :

'Tales utique Trojanorum proceres sedebant in turri.
 Hi autem ut viderunt Helenam ad turrim venientem,
 Submisse inter se verbis alatis dixerunt';

Ἦκα qualifie un son, il est strictement objectif, et même *submisse*¹ est une addition, bien qu'on puisse faire dire à Ἦκα, par un léger déplacement, que les propos des vieillards s'écoulent peu à peu, chaque vieil homme prononçant une phrase. Il serait encore strictement objectif en ce sens. Il n'est pas même dit qu'ils parlent humblement ou avec résignation.

Chapman n'est pas plus près du texte que son successeur. Il est si « galant » que je pense avoir trouvé sa description chez Rochefort. Le passage est splendide, mais splendidement non-homérique :

'All grave old men, and soldiers they had been, but for age
 Now left the wars; yet counsellors they were exceedingly sage.
 And as in well-grown woods, on trees, cold spiny grasshoppers
 Sit chirping, and send voices out, that scarce can pierce our ears
 For softness, and their weak faint sounds; so, talking on the tow'r,
 These seniors of the people sat; who when they saw the pow'r
 Of beauty, in the queen, ascend, ev'n those cold-spirited peers,
 Those wise and almost wither'd men, found this heat in their years,
 That they were forc'd (though whispering) to say: 'What man can blame
 The Greeks and Trojans to endure, for so admir'd a dame,
 So many mis'ries, and so long? In her sweet count'nance shine
 Looks like the Goddesses. And yet (though never so divine)
 Before we boast, unjustly still, of her enforced prise,
 And justly suffer for her sake, with all our progenies,
 Labour and ruin, let her go; the profit of our land
 Must pass the beauty'. Thus, though these could bear so fit a hand
 On their affections, yet, when all their gravest powers were us'd,
 They could not choose but welcome her, and rather they accus'd
 The Gods than beauty; for thus spake the most-fam'd king of Troy':

La dernière phrase représentant amplement Ἦς ἄρ' ἔφον du vers

Ἦς ἄρ' ἔφον, Πρίαμος δ' Ἑλένην ἐκαλέσσατο φωνῇ.
 'Sic dixerunt: Priamus autem Helenam vocavit voce'.

Chapman est plus près de la ballade de Swinburne

« But those three following man » etc., que de l'original allégué.

1. La traduction de Clark est « correcte », mais les mots ont des nuances différentes. *Hκα* signifie « bas, doux », en un deuxième sens « peu à peu ». *Submisse* veut dire « bas, doux » et en un deuxième sens « modeste, humble ». E. P.

Voici la traduction de Monsieur de Rochefort (*Iliade*, livre III; 1772) :

‘Hélène à ce discours sentit naître en son âme
Un doux ressouvenir de sa première flamme ;
Le désir de revoir les lieux qu’elle a quittés
Jette un trouble inconnu dans ses sens agités.
Tremblante elle se lève et les yeux pleins de larmes,
D’un voile éblouissant elle couvre ses charmes ;
De deux femmes suivie elle vole aux remparts.
Là s’étaient assemblés ces illustres vieillards
Qui courbés sous le faix des travaux et de l’âge
N’alloient plus au combat signaler leur courage,
Mais qui, près de leur Roi, par de sages avis,
Mieux qu’en leurs jeunes ans défendoient leur país.
Dans leurs doux entretiens, leur voix toujours égale
Ressembloit aux accents que forme la cigale,
Lorsqu’aux longs jours d’été cachée en un buisson,
Elle vient dans les champs annoncer la moisson.
Une tendre surprise enflamma leurs visages ;
Frappés de ses appas, ils se disoient entre eux :
‘Qui pourroit s’étonner que tant de Rois fameux,
Depuis neuf ans entiers aient combattu pour elle ?
Sur le trône des cieux Vénus n’est pas plus belle.
Mais quel que soit l’amour qu’inspirent ses attraits,
Puisse Iliou enfin la perdre pour jamais,
Puisse-t-elle bientôt à son époux rendue,
Conjurer l’infortune en ces lieux attendue.’”

Hugues Salel (1545), loué par Ronsard, est plus plaisant :

‘Le Roi Priam, et avec luy bon nombre
De grandz Seigneurs estoient à l’ombre
Sur les Crenaulx, Tymoetes et Panthus,
Lampus, Clytus, excellentz en vertus,
Hictaon renomme en bataille,
Ucalegon iadis de fort taille,
Et Antenor aux armes nompareil
Mais pour alors ne seruantz qu’en conseil.

Là, ces Vieillards assis de peur du Hasle
Causoyent ensemble ainsi que la Cigale
Ou deux ou trois, entre les vertes feuilles,
En temps d’Esté gazouillant à merveilles ;
Lesquelz voyans la diuine Gregeoise,
Disoient entre eux que si la grande noise
De ces deux camps duroit longue saison,
Certainement ce n’estoit sans raison :
Veu la Beaulté, et plus que humain ouvrage,
Qui reluysoit en son diuin visaige.
Ce neantmoins il vaudrait mieulx la rendre,
(Ce disoyent-ilz) sans guères plus attendre.

Pour éviter le mal qui peut venir,
Qui la voudra encores retenir.’

Salel est une très délectable approche de l’*Illiade* ; il est constamment soucieux de son sujet, comme Douglas et Golding l’étaient du leur. La manière dont il restitue l’état d’esprit des vieillards est remarquable, comme l’est aussi sa façon d’être bien dans l’époque. Je veux tout simplement dire que Homère effectivement est un peu *rustre* ; un peu – ou peut-être beaucoup – médiéval ; ce n’est pas un minutieux comme Ovide. Il y a chez lui de l’onomatopoeia, celle de la poésie qui sonne et résonne ; l’authenticité de la conversation, telle que l’exige un auditoire non encore laminé par les principes d’une esthétique ; et le sens du réel. On y trouve aussi la répétition de la *chanson de geste*. De tous les traducteurs anglais et français, j’estime que Salel est le seul à donner une idée de ces caractéristiques. Mais bien évidemment, il n’y a pas chez lui d’onomatopoeia ; cependant il charme, il est lisible, et « Briséis Fleur des Demoiselles » a sa réalité.

Pour celui qui veut aller vite, Nicolo Valla est plus proche du texte :

‘Consili virtus, summis de rebus habebant
Sermones, et multa inter se et magna loquentes,
Arboribus quales gracili stridere cicadae
Saepe solet cantu, postquam sub moenibus altis
Tyndarida aspiciunt, procerum tum quisque fremebat,
Mutuasque exorsi, Decuit tot funera Teucros
Argolicasque pati, longique in tempore bellum
Tantus in ore decor cui non mortalis in artus
Est honor et vultu divina efflagrat imago.
Diva licet facies, Danaum cum classe recedat
Longius excido ne nos aut nostra fatiget
Pignora sic illi tantis de rebus agebant.’

Voilà un hexamètre plutôt lourdement accentué, peut-être à l’origine des divers méliques des traductions anglaises et françaises. La sonorité est indéniable, même si elle est monotone.

C’est la première version latine en vers que j’aie pu trouver ; elle est reliée avec les deux premiers livres de l’*Odyssee* par Raphael de Volterra, et les suivants par Obsopeo.

Odyssea (liber primus)

‘Dic mihi musa uirum captae post tempora Troiae
Qui mores hominum multorum uidit et urbes
Multa quoque et ponto passus dum naufragus errat
Ut sibi tum sociis uitam seruaret in alto
Non tamen hos cupiens fato deprompsit acerbo
Ob scelus admissum extinctos ausumque malignum
Qui fame compulsu solis rapuere iuuenos
Stulti ex quo reditum ad patrias deus abstulit oras.
Horum itaque exitium memora mihi musa canenti.’

Odyssea (liber secundus)

‘Cum primum effulsit roseis aurora quadrigis
Continuo e stratis proles consurgit Ulyxis
Induit et uestes humerosque adcomodat ensem
Molia denin pedibus formosis uinacula nectit
Parque deo egrediens thalamo praeconibus omnis
Concilio cogunt extemplo mandat Achaeos
Ipse quoque ingentem properabat aedibus hastam
Corripiens : geminique canes comitantur euntem

Quumque illi mirum Pallas venerando decorem
Preberet populus venientem suspicit omnis
Inque throno patrio ueteres cessere sedenti.’

On vérifiera encore le charme de Salel dans les extraits qui suivent. Ils se passent fort bien de tout commentaire. Je donne l’anglais d’Ogilby et les vers latins à fin de contraste ou d’éclairage indirect.

Iliade (livre 1), Hugues Salel (1545)¹ :

L’Ire

Ie te supply Déesse gracieuse,
Vouloir chanter l’Ire pernicieuse,
Dont Achilles fut tellement espris,
Que par icelle, ung grand nombre d’espritz
Des Princes Grecs, par dangereux encombres,
Feit lors descente aux infernales Umbres.
Et leurs beaulx Corps privéz de Sépulture
Furent aux chiens et aux oiseaulx pasture.

Iliade, John Ogilby (1660) :

Helen

Who in this chamber, sumptuously adorn’d
Sits on your ivory bed, nor could you say,
By his rich habit, he had fought to-day :
A reveller or masker so comes drest,
From splendid sports returning to his rest.
Thus did love’s Queen warmer desires prepare.
But when she saw her neck so heavenly faire,
Her lovely bosome and celestial eyes,
Amazed, to the Goddess, she replies :
Why wilt thou happless me once more betray,
And to another wealthy town convey,
Where some new favourite must, as now at Troy
With utter loss of honour me enjoy.

1. Abbé de St Chéron. E. P.

Iliade (livre 6), Salel :

Glaucus Respond À Diomède

Adonc Glaucus, avec grace et audace,
Luy respondit : 'T'enquiers tu de ma race ?
Le genre humain est fragile et muable
Comme la fueille et aussi peu durable.
Car tout ainsi qu'on uoit les branches uertes
Sur le printemps de fueilles bien couuertes
Qui par les uents d'automne et la froidure
Tombent de l'arbre et perdent leur uerdure
Puis de rechef la gelée passée,
Il en reuiet à la place laissée :
Ne plus ne moins est du lignage humain :
Tel est huy uif qui sera mort demain.
S'il en meurt ung, ung autre reuint naistre.
Voylà comment se conserue leur estre.'

Iliade (livre 6), comme chez Virgile, Dante, etc. :

'Quasim gente rogas? Quibus et natalibus ortus?
Persimile est foliis hominum genus omne caducis
Quae nunc nata uides pulchrisque, uirescere sylvis
Autumno ueniente cadunt, simul illa perurens
Incubuit Boreas : quaedam sub uerna renasci
Tempora, sic uice perpetua succrescere lapsis,
Semper item noua, sic aliis obeuntibus, ultro
Succedunt alii iuuenes aetate grauatis.
Quod si forte iuvat te qua sit quisque suorum
Stirpe satus, si natales cognoscere quaeris
Forte meos, referam, quae sunt notissima multis.'

Iliade (livre 9), Salel :

Calydon

En Calydon régnoit
Oenés, ung bon Roy qui donnoit
De ses beaulx Fruictz chascun an les Primices
Aux Immortelz, leur faisant Sacrifices.
Or il aduint (ou bien par son uouloir.
Ou par oubly) qu'il meit à nonchalloir
Diane chaste, et ne luy fait offrande,
Dont elle print Indignation grande
Encontre luy, et pour bien le punir
Fit ung Sanglier dedans ses Champs uenir
Horrible et fier qui luy fit grand dommage
Tuant les Gens et gastant le Fruictage.
Maintz beaulx Pomiers, maintz Arbres reuestuz
De Fleur et Fruit, en furent abattuz,
Et de la Dent aguisée et pointue,

Le Bléd gasté et la Vigne tortue.
 Méléager, le Filz de ce bon Roy,
 Voyant ainsi le piteux Désarroy
 De son Pays et de sa Gent troublée
 Proposa lors de faire une Assemblée
 De bons Veneurs et Leutiers pour chasser
 L'horrible Beste et sa Mort pourchasser.
 Ce qui fut fait. Maintes Gens l'y trouvèrent
 Qui contre luy ses Forces éprouvèrent ;
 Mais à la fin le Sanglier inhumain
 Receut la Mort de sa Royale Main.
 Estant occis, deux grandes Nations
 Pour la Dépouille eurent Contentions
 Les Curetois disoient la mériter,
 Ceulx d'Etolie en uoloient hériter.

Iliade (livre 10), Salel :

Quand Ulysses fut en la riche tente
 Du compaignon, alors il diligente
 De bien lier ses cheuaulx et les loge
 Soigneusement dedans la même loge
 Et au rang même où la belle monture
 Du fort Gregeois mangeoit pain et pasture
 Quand aux habitz de Dolon, il les pose
 Dedans la nef, sur la poupe et propose
 En faire ung jour à Pallas sacrifice,
 Et luy offrir à jamais son seruice.
 Bien tost après, ces deux Grecs de ualeur
 Se cognoissant oppresséz de chaleur,
 Et de sueur, dedans la mer entrèrent
 Pour se lauer, et très bien se frotèrent
 Le col, le dos, les jambes et les cuisses,
 Ostant du corps toutes les immondices,
 Estans ainsi refreichiz et bien netz,
 Dedans des baingz souefs bien ordonnez,
 S'en sont entréz, et quand leurs corps
 Ont esté oinctz d'huyle par le dehors
 Puis sont allez manger, prians Minerue
 Qu'en tous leurs faitz les dirige et conserue
 En respandant du uin à pleine tasse,
 (pour sacrifice) au milieu de la place.

II. *Andreas Divus*

En l'an de grâce 1906, 1908, ou 1910, j'ai trouvé sur les quais à Paris une traduction latine de l'*Odyssée*, par Andreas Divus Justinopolitanus (Parisiis, In officina Christiani Wecheli, MDXXXVIII) ; volume qui contient aussi la *Batrachomyomachia*, par Aldus Manutius, et les *Hymni Deorum* dans la version de Georgius

Dartona Cretensis. Pour économiser quatre francs, j'ai manqué une *Iliade* en latin, l'argent se montrant envers moi à cette époque d'une pingrerie telle que jamais homme de semblables talents et goûts n'en connût.

En 1911, l'érudit italien Signore E. Teza a publié un article concernant Divus : « Quale fosse la Casata di Andreas Divus Justinopolitanus? » Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question, et je ne me soucie guère de savoir sous quel nom Andreas était connu dans le privé : Signore Dio, Signore Divino, ou peut-être Mijnheer van Gott... L'auteur du *De Partu Virginis*, et aussi de l'épigramme qui s'achève par *hanc et surgere*, traduisait lui-même son nom en Sanctus Nazaremus¹ ; je suis quant à moi connu sous le nom de Signore Sterlina auprès des enfants de James Joyce, et la transcription phonétique de mon nom en Japonais est si indécente que je suis bien conseillé de ne pas l'utiliser si je ne veux pas que cela me cause du tort auprès des Nippons (la rétroversion *ad verbum* dans ma langue maternelle donne ceci : « L'image de ce phallus coûte dix yens ». Le passage des noms propres d'un idiome à l'autre est plein d'incertitudes).

Justinopolis est identifiée comme étant Capodistria ; mais ce qui nous intéresse, c'est le texte de Divus. Voici l'épisode de la *nékuia* (*Odyssée*, chant 11) :

'At postquam ad navem descendimus, et mare,
Nauem quidem primum deduximus in mare diuum.
Et malum posuimus et vela in navi nigra :
Intrò autem oues accipientes ire fecimus, intrò et ipsi
Iuimus dolentes, huberes lachrymas fundentes :
Nobis autem a tergo navis nigrae prorae
Prosperum ventum imisit pendentem velum bonum amicum
Circe benecomata gravis Dea altoiloqua.
Nos autem arma singula expendentes in navi
Sedebamus : hanc autem ventusque gubernatorque dirigebat :
Huius at per totum diem extensa sunt vela pontum transientis :
Occidit tunc Sol, obumbratae sunt omnes viae :
Haec autem in fines pervenit profundi Oceani :
Illic autem Cimmericorum virorum populusque civitasque,
Caligine et nebula cooperti, neque unquam ipsos
Sol lucidus aspicit radiis,
Neque quando tendit ad coelum stellatum,
Neque quando retro in terram a coelo vertitur :
Sed nox pernitiōsa extenditur miseris hominibus :
Navem quidem illuc venientes traximus, extra autem oues
Accepimus : ipsi autem rursus apud fluxum Oceani
Iuimus, ut in locum perveniremus quem dixit Circe :
Hic sacra quidem Perimedes Eurylochusque
Faciebant : ego autem ense acutum trahens a foemore,
Foveam fodi quantum cubiti mensura hinc et inde :
Circum ipsam autem libamina fundimus omnibus mortuis ;
Primum mulso, postea autem dulci vino :
Tertio rursus aqua, et farinas albas miscui :

1. Iacopo Sannazzaro (1456-1530), auteur de l'*Arcadie*, « bergerie » traduite en français par Jean Martin en 1544. L'*Arcadie*, récit parlé-chanté, a été très imité par les poètes de la Renaissance, notamment ceux de la Pléiade.

Multum autem oravi mortuorum infirma capita :
 Profectus in Ithacam, sterilem bovem, quae optima esset,
 Sacrificare in domibus, pyramque implere bonis :
 Tiresiae autem seorsum ovem sacrificare vovi
 Totam nigram, quae ovibus antecellat nostris :
 Has autem postquam votis precationibusque gentes mortuorum
 Precatus sum, oves autem accipiens obruncavi :
 In fossam fluebat autem sanguis niger, congregataeque sunt
 Animae ex Erebo cadaverum mortuorum,
 Nymphaeque iuvenesque et multa passi senes,
 Virginesque tenerae, nuper flebilem animum habentes,
 Multi autem vulnerati aereis lanceis
 Viri in bello necati, cruenta arma habentes,
 Qui multi circum foveam veniebant aliunde alius
 Magno clamore, me autem pallidus timor cepit.
 Iam postea socios hortans iussi
 Pecora, quae iam iacebant iugulata saevo aere,
 Excoriantes comburere : supplicare autem Diis,
 Fortique Plutoni, et laudatae Proserpinae.
 At ego ense acutum trahens a foemore,
 Sedi, neque permisi mortuorum impotentia capita
 Sanguinem prope ire, antequam Tiresiam audirem :
 Prima autem anima Elpenoris venit socii :
 Nondum enim sepultus erat sub terra lata,
 Corpus enim in domo Circes reliquimus nos
 Inletum et insepultum, quoniam labor alius urgebat :
 Hunc quidem ego lachrymatus sum videns, misertusque sum animo,
 Et ipsum clamando verba velocia allocutus sum :
 Elpenor, quomodo venisti sub caliginem obscuram :
 Praevenisti pedes existens quam ego in navi nigra ?
 Sic dixi : hic autem mihi lugens respondit verbo :
 Nobilis Laertiade, prudens Ulysse,
 Nocuit mihi dei fatum malum, et multum vinum :
 Circes autem in domo dormiens, non animadverti
 Me retrogradum descendere eundo per scalam longam,
 Sed contra murum cecidi : ast autem mihi cervix
 Nervorum fracta est, anima autem infernum descendit :
 Nunc autem his qui venturi sunt postea precor non praesentibus
 Per uxorem et patrem, qui educavit parvum existentem,
 Telemachumque quem solum in domibus reliquisti.
 Scio enim quod hinc iens domo ex inferni
 Insulam in Aeaenam impellens benefabricatam navim :
 Tunc te postea Rex iubeo recordari mei
 Ne me inletum, insepultum, abiens retro, relinquas
 Separatus, ne deorum ira fiam
 Sed me combure cum armis quaecunque mihi sunt,
 Sepulchrumque mihi accumula cani litore maris,
 Viri infelicis, et cuius apud posteros fama sit :
 Haecque mihi perfice, figeque in sepulchro remum,
 Quo et vivus remigabam existens cum meis sociis.
 Sic dixit : at ego ipsum, respondens, allocutus sum :

Haec tibi infelix perficiamque et faciam :
 Nos quidem sic verbis respondentes molestis
 Sedebamus : ego quidem separatim supra sanguinem ensem tenebam :
 Idolum autem ex altera parte socii multa loquebatur :
 Venit autem insuper anima matris mortuae
 Autolyçi filia magnanimi Anticlea,
 Quam vivam dereliqui iens ad Ilium sacrum,
 Hanc quidem ego lachrymatus sum videns miseratusque sum animo :
 Sed neque sic sivi priorem licet valde dolens
 Sanguinem prope ire, antequam Tiresiam audirem :
 Venit autem insuper anima Thebani Tiresiae,
 Aureum sceptrum tenens, me autem novit et allocuta est :
 Cur interum o infelix linquens lumen Solis
 Venisti, ut videas mortuos, et iniucundam regionem ?
 Sed recede a fossa, remove autem ensem acutum,
 Sanguinem ut bibam, et tibi vera dicam.
 Sic dixit : ego autem retrocedens, ensem argenteum
 Vagina inclusi : hic autem postquam bibit sanguinem nigrum,
 Et tunc iam me verbis allocutus est vates verus :
 Reditum quaeris dulcem illustris Ulysse :
 Hunc autem tibi difficilem faciet Deus, non enim puto
 Latere Neptunum, quam iram imposuit animo
 Iratus, quod ei filium dilectum excaecasti :
 Sed tamen et sic mala licet passi pervenietis,
 Si volueris tuum animum continere et sociorum.'

Passage que pour l'essentiel, moyennant quelques coupures, j'ai repris dans mon
 « troisième Canto »¹ :

'And then went down to the ship, set keel to breakers,
 Forth on the godly sea,
 We set up mast and sail on the swart ship,
 Sheep bore we aboard her, and our bodies also,
 Heavy with weeping ; and winds from sternward
 Bore us out onward with bellying canvas,
 Circe's this craft, the trim-coifed goddess.
 Then sat we amidships – wind jamming the tiller –
 Thus with stretched sail we went over sea till day's end.
 Sun to his slumber, shadows o'er all the ocean,
 Came we then to the bounds of deepest water,
 To the Kimmerian lands and peopled cities
 Covered with close-webbed mist, unpierced ever
 With glitter of sun-rays,
 Nor with stars stretched, nor looking back from heaven,
 Swartest night stretched over wretched men there,
 The ocean flowing backward, came we then to the place
 Aforesaid by Circe.
 Here did they rites, Perimedes and Eurylochus,

1. Devenu par la suite, après réflexion et quelques corrections, le premier des *Cantos*, chant d'ouverture et de départ.

Told her the news of Troy. And thrice her shadow
Faded in my embrace.¹

Il ne faut pas être grand latiniste (je ne le suis pas) pour observer que le latin de Divus n'est pas celui d'Ovide ou de Catulle ; que balancer avec une telle profusion des participes au nominatif est *illepidus* ou disgracieux ; que les Romains n'employaient pas *habentes* comme les Grecs ἔχοντες, etc. ; et *nos*, au vers 53, est superflu. Mais en dépit de ces vices, la langue de Divus a des qualités : elle chante, le mouvement poétique affleure constamment, c'est en fin de compte du latin très simple, et une telle version ou décalque permet une lecture suffisamment rapide pour saisir le rythme et l'esprit du poème, au lieu de perdre l'un et l'autre entre les pages d'un dictionnaire.

Et même le *habentes*, une fois que l'on en a pris son parti, ensemble avec des exotismes moins apparents, ne dérange pas autant que

“the step of Delphos leaving”

L'on est nécessairement plus sensible au gâchis dans sa langue maternelle qu'en une langue étrangère, même très soigneusement étudiée.

Malgré ces geindries visant les fautes de goût de Divus, Samuelis Clarkius et Jo. Augustus Ernestus ne semblent pas avoir tellement fait mieux que lui bien qu'ils aient bénéficié de deux siècles supplémentaires d'études helléniques.

La première *Iliade* aldine² en grec parut, je crois, en 1504 ; l'*Odyssee* peut-être

1. Pound publie ce « Third Canto » en 1917 ; on le trouvera traduit par P. Mikriammos dans les *Ur-Cantos* (1985). En 1923, ce troisième chant constitue le départ des *Cantos* ; il en existe trois traductions françaises, en voici chronologiquement les premières lignes :

« Puis nous avons rejoint le bateau,
Plongé l'étrave aux brisants, fendu la mer divine
Et nous avons dressé le mât, la voile, sur ce noir vaisseau
Embarqué des moutons, et puis nos propres corps
Tout alourdis de pleurs, et par un vent arrière
Appareillé, et la toile s'enflait,
Art de Circé, déesse aux cheveux bien fêlés. »

(M. Beaujour, Pound I, Cahier de L'Heme, 1965.)

« Au navire revenus plorants
le corps grave ils le halent
et le remettent aux flots,
Embarquent les brebis et l'agneau,
Tablent le mât et le cablent,
Hissent les voiles où fier le vent
impétueux que Circé nous départ,
nymphe aux cheveux en flots. »

(G. Sartoris, NRF n° 394, avec « Le Vaucrant », 1985.)

« Et puis avons descendu au navire,
Mis la quille aux brisants, droit sur la mer divine, et
Nous avons dressé mât et voile sur cette nef noire,
Embarqué les moutons, et nous-mêmes aussi
Lourds de larmes, et de l'arrière les vents
Nous ont emportés sous la toile bombée,
De Circé l'ouvrage, la déesse bien coiffée. »

(P. Mikriammos, *Les Cantos*, Flammarion 1986.)

2. Aldine : de la famille des Aldes, imprimeurs vénitiens des XV^e et XVI^e siècles.

un peu plus tard¹. Mon édition de Divus date de 1538, et comprend la traduction par Aldus de la bataille des grenouilles, ce qui peut signifier que Divus était en contact avec Aldus en Italie, ou bien que l'édition française pirate une impression italienne antérieure. Une *Odyssee* en vers était à cette époque un ouvrage d'une immense valeur.

Raphael de Volterra accompagne sa version en prose de l'*Odyssee* de l'introduction versifiée d'un bon nombre de chants, et de quelques autres brefs passages en vers. Son livre fut imprimé en 1502 avec la version en prose de l'*Iliade* par Laurenzo Valla. Voici l'ouverture :

'Dic mihi musa virum captae post tempora Troiae
Qui mores hominum multorum vidit et urbes
Multa quoque et ponto passus dum naufragus errat
Ut sibi tum sotiis (sociis) vitam servaret in alto
Non tamen hos cupiens deprompsit acerbo.'

Vraisemblablement la source du couplet quantitatif anglais de « Master Watson », mais à l'évidence Divus ne l'a pas imité :

'Virum mihi dic musa multiscium qui valde multum
Erravit, ex quo Troiae sacram urbem depopulatus est :
Multorum autem virorum vidit urbes et mentem cognovit :
Multos autem hic in mare passus est dolores, suo in animo,
Liberans suamque animam et reditum sociorum.'

Il est presque impossible de croire que Clark et Ernestus n'aient pas connu Divus. Clark qualifie son calque latin de « non elegantem utique et venustam, sed ita Romanam, ut verbis verba ». Une bonne part de la « venustas », de la vénusté ou élégance de Divus a disparu. Les mots à trait d'union de Clark ne sont pas plus romains, à mon avis, que les mots créés par Divus ; ce sont peut-être des vêtillies explicatives, mais si l'on perçoit une nuance plus colorée dans ἄθρόσφοτος οἶνος que dans *multum vinum*, ce n'est pas le *copiosum vinum* de Clark qui la rétablit ; et *terra spatiosa* n'est pas meilleur que *terra lata*, εὐρυοδοίης signifiant (si c'est un peu plus que *lata*) « avec de larges rues » : ces larges routes du monde, ouvertes à ceux qui errent ou vaucrent. On retrouve chez Clark – Ernestus les participes, et la plupart des néologismes.

Voici le début du deuxième hymne à Aphrodite dans la version de Georgius Dartona :

'Venerandam auream coronam habentem pulchram Venerem
Canam, quae totius Cypri munimenta sortita est
Maritimae ubi illam zephyri vis molliter spirantis
Suscitavit per undam multisoni maris,
Spuma in molli : hanc autem auriculae Horae
Susceperunt hilariter, immortales autem vestes induere :
Capite vero super immortalis coronam bene constructam posuere

1. Je crois me souvenir d'une *Iliade* par A. Divus, sur les quais à Paris, à l'époque où j'ai trouvé son *Odyssee* ; mais huit ans après, on ne peut pas se fier à un tel souvenir, c'était peut-être une *Iliade* en latin pareillement reliée. E. P.

Pulchram, auream : tribus autem ansis
Donum orichalchi aurique honorabilis :
Collum autem molle, ac pectora argentea
Monilibus aureis ornabant...¹ etc.

Ernestus, prenant en charge les additifs aux deux épopées, nous donne ceci :

‘Venerandam auream coronam habentem pulchram Venerem
Canam, quae totius Cyprī munimenta sortita est
Maritimae, ubi illam zephyri vis molliter spirantis
Tulit per undam multisoni maris
Spuma in molli : hanc autem auro comam religatae Horae
Susceperunt hilariter, immortales autem vestes induere :
Caput autem super immortale coronam bene constructam posuere
Pulchram, auream, perforatis autem auriculis
Donum orichalchi preciosi :
Collum autem molle ac pectora candida¹
Monilibus aureis ornabant...’, etc.

Voilà qui nous invite à penser que si ces Messieurs avaient daigné mentionner leurs prédécesseurs, nous n’aurions guère de considération pour Clarkius et Ernestus. Ils ne l’ont pas fait dans leurs préfaces, et s’il est quelque part question des érudits du XVI^e siècle, ce doit être noyé ou enfoui dans l’imposante masse des notes en latin (que je n’ai pas lues *in toto*). Cela dit, leur édition (Glasgow, 1814) rend d’appréciables services.

1. Il lit ἀργυρέοισιν, variante de ἄργυρέοισιν signalée en bas de page. *Argentea* est en tout cas plus fidèle que *candida*. E. P.

Note finale : Ce texte est extrait des *Literary Essays of Ezra Pound* (edited with an Introduction by T. S. Eliot; Faber, 1954). Nous avons renoncé à la seconde partie intitulée *Translation of Aeschylus*.